L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans. Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 11 mai 1906.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	74	23
Midi.....	80	27
3 P. M.....	76	24
6 P. M.....	74	23

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

L'incompréhensible Réveil.
Le Dessert de ce Soir.
Conte inédit—La Peur.
Dans une Gerbe de Roses, poésie.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.)
Mondanités, chiffon.
L'actualité, etc., etc.

EN RUSSIE.

Tous les amis de la liberté et de l'ordre, ordre sans lequel, d'ailleurs, il ne peut exister de liberté, se réjouiront du calme, de la grandeur et même de la magnificence avec lesquels a été ouvert le premier parlement russe, la Douma. Pas un seul incident malencontreux n'est venu troubler la grandiose cérémonie du Palais d'Hiver, où le Tsar, avec une pompe qui n'est déployée que dans les occasions solennelles, a reçu les membres de la Douma et ceux de la chambre haute ou conseil de l'empire. Et le discours du trône, lu par le Tsar lui-même, n'a rencontré aucune objection.

Des membres de la chambre basse sont restés silencieux, n'ont pas pris part aux acclamations qui ont retenti dans les autres parties de la salle, mais ce n'est pas parce qu'ils désapprouvait aucune des paroles de l'empereur qu'ils ont pris cette attitude : ils estimaient qu'à l'occasion de l'ouverture du parlement le souverain eut dû accorder l'amnistie aux condamnés politiques.

Peut être eut-il été sage pour l'empereur et ses conseillers d'accorder cette amnistie dès maintenant, ils eussent ainsi probablement évité des discussions acerbes, mais il n'en est pas moins heureux que les nouveaux élus, en dehors de l'omission qu'ils regrettent, n'aient trouvé rien à redire au discours du Tsar.

Si les membres du parlement russe savent garder cette réserve et ne se livrent pas dès le début à des réclamations bruyantes et inacceptables, ils pourront indubitablement et même promptement obtenir cette amnistie qui leur tient à cœur et conquérir les nouvelles libertés auxquelles ils aspirent.

La tenue de la Douma au Palais Tauride, après la réception au Palais d'Hiver, a peut-être manqué du décorum désirable, mais, en somme, l'aspect général de la séance n'indique nullement que l'assemblée est incapable de travaux sérieux. Quelques membres des partis avancés ont bien protesté véhémentement contre l'omission de l'amnistie dans le discours du trône, mais les chefs du parti modéré, dit parti démocratique constitutionnel, les ont calmés facilement, de sorte que la réponse au message de l'empereur sera consciencieusement discutée et certainement conçue dans des termes qui ne provoqueront aucun conflit.

C'est donc sous d'assez heureux auspices que la Russie, après une des plus effroyables crises que l'histoire ait enregistrées, est entrée dans cette ère nouvelle qui peut lui faciliter sa rénovation et permettre d'accomplir sa destinée.

Le Rapport biennal

—DE—

L'Auditeur d'Etat Capdevielle.

Le rapport biennal de l'honorable Paul Capdevielle, auditeur d'état, au gouverneur et à l'assemblée générale, rapport qui expose, avec une clarté et un luxe de détails qui font honneur à celui qui l'a préparé, l'etat des finances de la Louisiane durant les années 1904 et 1905, est des plus encourageants.

La prospérité exceptionnelle qu'indique le rapport, les bases solides du système de taxation et la régularité de la perception des impôts permettent les plus grands espoirs.

En contraste avec l'année 1904, durant laquelle le gouvernement de l'Etat a dû instituer des poursuites contre deux ou trois percepteurs délinquants, il n'y a pas eu un seul de ces fonctionnaires qui se soit rendu coupable de péculat en 1905 et en 1906. C'est un progrès, tout autant au point de vue moral qu'au point de vue matériel, auquel tous les bons citoyens seront sensibles.

Une heureuse constatation que fait aussi l'auditeur Capdevielle est l'augmentation de la proportion des taxes perçues. De $2,016,710,08, montant de la taxe de six millièmes en 1903, 97,69 pour cent ont été perçus, et de $2,106,113 64, montant de 1904, 98,40 pour cent ont été perçus. C'est une augmentation d'autant importante que le montant des taxes était plus élevé.

La perception des licences montre également une sérieuse augmentation. Il est heureux de constater aussi que l'Etat a pu verser au fonds des écoles $1,080,051.23 pour les années 1904 et 1905, contre $815,611.49 pour les années 1902 et 1903.

Mais le signe le plus caractéristique de prospérité qu'on trouve dans le rapport est la constatation par l'auditeur de l'augmentation constante de la valeurs des propriétés imposées.

De $268,723,572 en 1899 le montant total des impositions s'est élevé en 1905 à $396,821,157. Et l'on sait qu'il est encore plus élevé pour 1906.

De toutes les sources l'argent est entré plus abondamment dans le trésor, et à la date du 1er janvier 1606 il se trouvait dans les coffres de l'état, tous frais payés, la jolie somme de $1,235,977.12

Cette prospérité exceptionnelle permet à l'auditeur de conclure son rapport en disant :

"Ce m'est un plaisir d'annoncer que malgré le fait que les allocations nécessaires faites par votre honorable assemblée à sa dernière session étaient très libérales, il sera fait face à toutes.

"En résumé, les finances de l'Etat sont dans un état satisfaisant dû, en plus grande partie, aux capacités et au zèle des fonctionnaires du revenu et à l'appui généreux que le gouvernement reçoit du peuple louisianais animé du sentiment du bien public".

Et tous les bons citoyens approuveront l'auditeur Capdevielle lorsqu'il dit :

"Je suis d'opinion que même avec une augmentation raisonnable des allocations le taux de taxation devrait être réduit."

GRAPHOLOGIE.

La graphologie n'est point une science moderne. Fondée sur l'observation, elle a dû être pressentie dès l'origine de l'écriture. La "Revue graphologique" nous apprend, en effet, qu'elle fut pratiquée de temps immémorial au Japon, où les diseurs de bonne aventure en font encore usage. Ils demandent à leurs clients de tracer au pinceau une ligne, une simple "barre" sur une feuille de papier ; la forme, la direction, l'épaisseur de cet unique trait leur suffisent à deviner l'ensemble du caractère. Mince, rigide et court, il indique un esprit décidé. Fin et tracé lentement, de la délicatesse. Massif et lent, une sensualité vulgaire. "A renflements ou à fuseaux multiples, un sensualisme raffiné." On reconnait de même à d'autres signes, la violence, la franchise, l'ambition, toutes les vertus et tous les vices. Tout cela dans une simple barre ; il est vrai que le pinceau, plus souple que la plume, traduit plus fidèlement les gestes de l'écrivain, ses réflexes et sa nervosité... Le même numéro de la "Revue graphologique" inaugure une série d'études de Mme Walter Behrens sur "la graphologie au point de vue physiologique". Persuadée que l'écriture reflète l'état de santé de l'écrivain et que les médecins y trouveront quelque jour d'utiles indications, Mme Behrens se propose de publier les remarques que son expérience lui a déjà fournies. Elle étudie aujourd'hui l'effet du corset sur l'écriture féminine. C'est, paraît-il, le corset qui donne aux écritures de femmes ce je ne sais quoi de comprimé, de contraint, d'affecté qu'on ne voit jamais dans les écritures d'hommes. Si le graphisme féminin est plus uniforme et moins significatif que le nôtre, le corset en est la seule cause. Qu'une femme ôte son corset, qu'elle écrive en peignoir, tout de suite l'écriture s'abandonne et se relâche. "Regardez, dit Mme Behrens, un homme qui s'asseoit à son bureau, comme il est maître de lui-même ! voyez, au contraire, une dame habillée et corsetée devant sa table à écrire, vous remarquerez que son attitude est bien moins naturelle." La contrainte qui en résulte dans l'écriture suffira souvent à révéler au graphologue le sexe de l'écrivain.

La chaleur en Angleterre.

Le "Daily Chronicle" rapporte que la chaleur est si forte actuellement en Angleterre, que 30 hommes sur 170, d'une compagnie des Buffs, sont tombés en faisant une marche de Lydd à Douvres. Deux ont succombé et plusieurs sont encore souffrants.

La marche avait été faite en deux étapes, la première, 17 milles, de Lydd à Shorncliffe, sur une route sans ombre et dans un pays marécageux ; la seconde, 9 milles, sous une chaleur accablante.

LES IMPRESSIONS DE CARUSO.

Le ténor Caruso a raconté au correspondant d'un journal, dans le train qui le ramenait l'autre jour dans l'Est, qu'il chanta inconsciemment au moment de la catastrophe.

"La première secousse, dit-il, faillit me jeter hors de mon lit. J'ouvris mes fenêtres et je chantai en donnant les notes les plus élevées que j'aie jamais atteintes. Je ne sais pourquoi j'agis ainsi, mais cela parut me calmer.

Je me rendis, en robe de chambre, dans la grande salle de l'hôtel ; mais plus tard, je retournai dans ma chambre m'habiller et sauver mes malles.

Puis, je gagnai le square Lafayette où les soldats m'empêchèrent d'abord de pénétrer. Je montrai alors à l'officier une grande photographie signée par le président Roosevelt.

—Puisque vous êtes un ami de Teddy, me dit l'officier, entrez et faites comme chez vous.

C'est ce que je fis et je m'endormis sur le gazon.

LE FAUX PAPILLON.

Après les antiquaires et les amateurs de tableaux particulièrement éprouvés ces dernières années, c'est aux entomologistes à trembler pour leurs collections.

En effet, un magazine de Londres nous apprend qu'un amateur de papillons vient d'être la victime d'habiles faussaires qui, sans doute, n'en étaient pas à leur coup d'essai.

Voici comment procèdent ces artistes industrieux : sur l'aile du papillon qu'il s'agit de maquiller, ils étendent délicatement une fine couche de colle et saupoudrent le tout de poussière de pastel ou de toute autre poudre appropriée.

Les fraudeurs ne se contentent pas d'imiter la nature, ils créent des espèces nouvelles, des "variétés" rares et vendues d'autant plus cher.

C'est ainsi qu'un amateur vient d'acquérir un "animal rouge" à points bleus, lequel n'exista jamais que dans l'imagination de son inventeur.

L'animal rouge est un magnifique papillon noir aux ailes traversées d'une longue bande rouge semée de points blancs très vifs.

Dans le lépidoptère dont il s'agit, ces points étaient bleus ; et l'heureux acheteur ayant pour en jouir de plus près, examiné son phénomène à la loupe, a découvert cette fraude que nous signalons aux intéressés.

PARC ATHLETIQUE.

Il y avait foule hier soir au Parc Athlétique pour assister à la représentation de vaudeville qui se donne dans le Casino, représentation dont tous les numéros sont excellement rendus. Tous les autres divertissements ont été également très suivis.

Une collision.

Chattanooga, Tenn., 11 mai—Un train rentrant à Chattanooga par la voie du Chattanooga Southern Railroad a heurté un car urbain de la ligne électrique près des limites de la ville ce matin. Deux hommes ont été tués et plusieurs voyageurs ont été blessés, un mortellement.

Le car était rempli d'ouvriers des faubourgs de St-Elmo allant au travail. Il était sur la voie ferrée du Chattanooga quand il a été frappé et renversé. Un seul homme sur le car n'a aucune blessure et celui-là n'avait qu'une jambe.

Les départs de ce jour.

Les départs ce matin seront nombreux à bord du vapeur "La Louisiane" de la ligne dont le service entre la Nouvelle Orléans et le Hâvre a été inauguré il y a quelques mois seulement, et dont l'utilité s'affirme de plus en plus.

A neuf heures, le beau vapeur dénouera ses amarres du quai de la rue Jackson et emportera vers la France nombre de personnes connues, entr'autres : Mmes C. Breton, F. Bordes, M. Faure, C. Boulanger, M. Valentinien, Mlles M. Laporte, M. Labourrie, Eugénie Valentinien, M. et Mme J. Dubos, Mme Emile Valezo et un enfant, M. et Mme Goux, MM. Chas. Van Huffen, J. B. Junqua, G. Guillot, Jean Bordes, Alexis Ribet, passagers de 1ère classe ; et Mlles Rosa Margue, Eliza Darracq, MM. Jean Marie Serr, Victor et Marcel Dastigalonge, Victor Anzani, Otto Lehman, passagers d'entrepont.

"La Louisiane" est un vapeur offrant toutes les garanties de sécurité désirables ; il est surtout commandé par des marins d'une compétence éprouvée, MM. Laurant, capitaine, DuBeaufort, commissaire et Dumont, médecin.

Un excellent voyage est donc promis aux partants de tout à l'heure : seize ou dix-huit jours sur une mer qui les bercera agréablement, au milieu d'un monde sympathique et entourés d'un confort qu'adouciront les prévenantes attentions de l'équipage.

M. Frank J. Orfila, l'agent zélé de la compagnie, s'est montré d'une obligeance extrême à l'égard de tous les passagers de la Louisiane.

Nomination officielle de Mgr Blenk

A l'Archevêché de la Nouvelle-Orléans.

Monseigneur Rouxel, administrateur apostolique de l'archidiocèse de la Nouvelle-Orléans, a reçu hier la dépêche suivante :

Washington, 11 mai 1906.

Evêque Rouxel, église de l'Annonciation, à la Nouvelle-Orléans.

Je reçois à l'instant l'avis officiel de ma nomination au vénérable siége de la Nouvelle-Orléans.

Signé: JAMES BLENK.

Le délégué apostolique à Cuba

Rome, 11 mai—On espère dans les cercles religieux romains que Mgr. Guiseppe Aversa, ancien secrétaire de la Congrégation des Affaires Extraordinaires, qui avait été chargé d'une mission ecclésiastique à Cuba, sera bientôt créé archevêque et nommé définitivement—au poste de délégué apostolique à Cuba et à Porto Rico, en remplacement de feu l'archevêque Chapelle de la Nouvelle Orléans.

Le Souverain Pontife a reçu aujourd'hui en audience privée Mgr. Cerrutti, ancien secrétaire de la délégation apostolique à Mexico et récemment nommé auditeur de la délégation apostolique à Washington.

La reine-mère de Hollande victime d'un accident.

Berlin, 11 mai—La reine douairière Emma des Pays-Bas, mère de la reine Wilhelmine, a été victime d'un accident d'automobile aujourd'hui à Steinfurst, Westphalie, où elle s'était rendue pour assister au mariage d'argent du prince et de la princesse Von Bentheim-Steinfurst.

L'automobile qui portait la reine est entrée en collision avec une charrette de boucher et Sa Majesté a été violemment lancée à terre.

La reine a été immédiatement relevée et ses blessures n'offrant aucune apparence de danger elle a tranquillement repris sa promenade.

Accident de chemin de fer.

Lynchburg, Va., 11 mai—Deux trains de marchandises de la ligne Norfolk et Western sont entrés en collision aujourd'hui près de la gare de Lynchbourg. Quatre employés ont été tués et trois blessés.

Au Nom du Bon Sens,

de ce gros bon sens que nous possédons tous, comment pouvez-vous continuer à acheter des biscuits soda ordinaires, rassis et poussiéreux comme ils doivent l'être, quand pour 5c vous pouvez avoir

Uneeda Biscuit

sortant du four, protégé contre la poussière par un paquet dont la beauté seule vous met en appétit.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

MORT A L'HOPITAL

James Taylor, le nègre blessé dans une querelle avec un nommé Geo. Meyers, ces jours derniers à l'angle des rues Remparts et Girod, est mort à l'hôpital hier soir des suites de ses blessures.

ACCIDENT.

Un accident dont les suites seront probablement fatales est arrivé hier après midi vers une heure. Geo. Parenti, un enfant de deux ans demeurant rue Dauphine, 734, traversait la chaussée à l'angle des rues Dauphine et Ste-Anne lorsqu'il a été renversé et a eu les deux jambes mutilées par le car No 50 de la ligne du Bayou St Jean, en charge de l'électricien Fred. Ducker.

L'enfant a été transporté à l'hôpital dans un état critique.

Concours Littéraire

de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et Canada.

ANNEE 1905-1906.

La Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada, poursuivant son œuvre de propagande dans l'Amérique du Nord et soucieuse de développer l'étude et la pratique de la langue française, dans cette région, met au concours la question suivante :

"Rechercher dans LE CID de Corneille les traces des mœurs françaises contemporaines."

CONDITIONS DU CONCOURS.

Tous les membres d'un comité de l'Alliance Française, ou d'un Cercle Français, ou d'une société française, régulièrement affilié à la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada, sur le territoire des Etats-Unis, du Canada et de Cuba sont invités à prendre part à ce concours.

La Fédération de l'Alliance offre aux candidats de ce concours, s'ils en sont jugés dignes, une Médaille d'Or, une Médaille d'Argent et, le cas échéant, des Mentions Honorables.

Les manuscrits devront être envoyés au Secrétaire général de la Fédération, P. O. Box 987, New-York, N. Y., avant le premier novembre 1906.

Les manuscrits devront être, autant que possible, écrits à la machine à écrire, ou d'une manière aussi lisible que possible, sur le recto seulement, et ne devraient pas dépasser 3,000 mots.

Les manuscrits ne devront pas porter de nom d'auteur, mais simplement une devise qui figurera sur une enveloppe cachetée, laquelle contiendra le nom de l'auteur, son adresse, et le nom du comité de l'Alliance Française auquel il appartient régulièrement.

Le Jury chargé d'examiner les manuscrits n'ouvrira que les enveloppes des manuscrits ayant été désignés pour recevoir un prix ou une mention.

Le concours est réservé aux seuls membres de l'Alliance Française qui ne sont pas de nationalité française.

Les concurrents de nationalité française appartenant aux groupes de l'Alliance, ou sociétés affiliées, et résidant sur le territoire de la Fédération, qui voudraient participer à ce concours, figureront dans une catégorie à part, pour laquelle un ou plusieurs prix seront décernés par le Jury, si celui-ci le juge à propos.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus et la Fédération se réserve le droit de faire publier les travaux ayant reçu les prix.

Toute personne ayant reçu un premier prix ne pourra plus concourir.

Toute personne ayant fait connaître sa devise avant la décision du Jury sera exclue du concours.

Le Secrétaire Général
L. V. GOFFLOT.

Edition Hebdomadaire de l' "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l' "Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Pour Première Communion.

Nous venons de recevoir une grande variété d'Articles Religieux consistant en Chapelets or et argent de toutes les couleurs. Paroissiens français et anglais en nacre, ivoire, peau de chagrin, celluloïde, etc., Médailles de Première Communion, Dizaines en nacre, améthyste, cristal, etc., Signets et Images.

Nous invitons nos amis et connaissances, et le public en général, à venir visiter notre assortiment et de se rendre compte du prix de nos marchandises dont nous défions toute concurrence.

Les ordres des campagnes sont sollicités.

F. A. BRUNET,
Horloger-Bijoutier,
313 RUE ROYALE.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 25 Commencé le 14 avril 1906

SANG MAUDIT

PAR

ELY MONTCLERC

PREMIÈRE PARTIE

L'ŒUVRE DU MAL.

VIII

Suite.

Avec une caresse, et un de ses sourires ensorceleurs, Marianna ne dit que ce qu'elle voulait bien. Le père avait eu beaucoup de chance en Amérique où ils étaient allés tous deux passer quelques années.

La richesse venue, ils rentraient en Europe pour s'y reposer, y briller.

—Pour me marier aussi, confia la jeune fille.

Oui, je vais épouser sous peu un grand seigneur, je serai une des plus grandes dames de Paris. C'est beau, hein, quand on sort d'où nous sortons ?

Alors, quand je me suis vue si heureuse, tous mes vœux comblés ou sur le point de l'être, j'ai pensé à toi Adalbert.

—Comment ! soupirait celui-ci, vous avez habité l'Amérique et vous ne m'avez pas averti ?

Si près l'un de l'autre nous nous sommes ignorés, quand j'étais au désespoir de me sentir oublié par toi Marianna !

—Oublié ? jamais ! tu es mon frère et je t'aime.

Quant à t'écrire impossible... nous étions dans....les affaires nous deux papa....

Je l'aidais tu comprends, puis, on ne restait pas beaucoup en place....on voyageait, on courait les villes, les pays hier inconnus, aujourd'hui habités. J'ai vu s'édifier, en quelques semaines, des villes importantes.... J'ai ! ....mais qu'importe ! laissons cela. Ce n'était pas de ton côté d'abord ; nous étions dans l'Amérique du Nord.

—Enfin, maintenant, je touche au faîte et je t'oublie si peu Adalbert que, sans toi mon bonheur n'eût pas été complet.

J'ai insisté pour te faire venir, le père s'y opposait.... ah ! ah ! ah ! il a cédé va, car ce que veut Marianna elle le veut bien, et moi je voulais t'avoir près de moi, toi, mon ami si dévoué, si bon ! seulement, ne dis pas que nous sommes de la même famille.

Tu ne portes pas mon nom, c'est commode ; demeurons pour le monde des étrangers.

Et comme il résistait, demandait des explications.

—Je le veux ainsi, c'est ainsi que cela sera ! déclara la belle fille d'une voix tranchante. Inutile donc de me questionner.

C'est mon intérêt, et c'est ma volonté, cela doit te suffire.

Quand je serai mariée et disposerai de ma fortune, alors je te donnerai une somme importante avec laquelle tu monteras une maison de banque dont je serai l'associée secrète. Tu deviendras un homme riche, tu connaîtras à ton tour les jouissances du luxe, et c'est à moi, à moi seule, que tu le devras.

En revanche, je t'aurai près de moi dans l'ombre, prêt à me servir au besoin, n'est-ce pas ?

Que pouvait-il faire ? Sinon accepter avec reconnaissance, se donner à nouveau corps et âme à cette charmeuse qui, d'un regard, l'ensorcelait ?

Elle tint parole, du reste, et six mois plus tard la maison Alvarez était fondée.

Du jour au lendemain le pauvre hère se transforma en un heureux de ce monde, un favorisé du sort.

Adalbert remua l'argent à la pelle, grâce à d'avantageuses spéculations, à une chance inespérée.

Marianna qui ne faisait rien pour rien, s'était réservé la plus grosse part de bénéfices ; elle avait une insatiable soif de l'or ; n'importe, il en restait assez pour que le banquier en quelques années possédât une belle fortune.

Avec le temps, sa gratitude n'avait fait que grandir.

A qui devait-il sa richesse, son bonheur ? A Marianna, Marianna seule.

Sans elle, il végéterait encore misérablement au bout du monde ; donc il lui devait sa vie, et, à l'occasion, ne la lui marchanderait pas.

En vain elle se montrerait tyrannique et méchante, en vain même, elle lui ferait du mal, Alvarez était la chose, l'esclave volontaire de sa sœur ; il la suivrait jusqu'où elle voudrait le mener.

Aveugle bénévole, il la suivrait éternellement, il lui appartenait tout entier.

Ce scrupule, le banquier l'exagérait à tel point qu'il avait renoncé à l'amour, au mariage, pour n'avoir point à se partager.

Il vivait seul, sans liaisons durables ; il approchait de la quarantaine et ne concevait pas qu'il lui fût possible d'aimer d'amour une femme, autant qu'il chérissait sa sœur, la belle Marianna.

Vivre dans son sillage, de loin, à l'ombre, lui suffisait ; il n'en demanderait jamais plus.... il le pensait du moins.

Tel était cet être singulier, bon, tendre, capable de magnifiques dévouements, honnête, scrupuleux.... et qui, cependant s'apprêtait à commettre un vol, à dérober le bien d'autrui, lui qui jadis, du temps de sa misère, n'eût pas pris une croûte de pain.

Excès de scrupules, compréhension malsaine du devoir, tout ce que l'on voudra, mais quoique misérable, on ne pouvait le mépriser, le haïr, on ne pouvait rester insensible à la flamme sympathique que dégageaient ses yeux.... et, même le connaissant à fond, il fallait le plaindre au lieu de le blâmer.

Il payait sa dette.... en maudissant le sort qui l'obligeait à mal faire pour la première fois de sa vie, oui, mais du fond de son cœur alourdi de tristesse, aucune plainte ne montait envers sa cruelle sœur, aucun essai de timide révolte ne balbutiait en lui.

Elle lui avait ordonné d'agir, il agirait.

.....

Le lendemain soir, avant le dîner, une lettre de Richard parvint à la villa de Clématites.

Elle était longue cette lettre, elle contenait sous double enveloppe une seconde missive, destinée à Marie Thérèse, et, divinement heureuse, la jeune fille s'enferma dans sa chambre pour la lire et la relire.

En bas, l'indulgente, la douce Denise faisait à sa tante charmée la lecture du message officiel, annonçant que les voyageurs étaient en excellente santé, qu'ils se dépêchaient de leur mieux à terminer les affaires pour pouvoir regagner au plus vite Versailles, que malheureusement la Compagnie de navigation à laquelle ils avaient vendu leur flotte se trouvait en mauvaise posture et qu'elle sollicitait encore des délais pour le paiement .... des délais et des rabais, enfin toutes sortes d'atermoiements.

A grand peine Renaud lui avait arraché un acompte, etc., etc.

Lassé de toujours mentir à sa chère femme, Monestrange en partant avait chargé Denise de lui apprendre petit à petit la vérité.

Tout bien considéré, la nouvelle ne lui produirait plus l'émotion fâcheuse, si l'on s'arrangeait pour atténuer les choses, et la renseigner en lui laissant ignorer les raisons qui amenaient son mari à une liquidation.

Maintenant Henriette savait ceci : Renaud fatigué des affaires, prenait sa retraite, et avec lui devait disparaître la maison Monestrange, car Richard ne se sentait pas attiré vers ce genre d'industrie, il préférait poursuivre sa carrière d'avocat.

Bien entendu on ne parlait pas des grosses pertes subies par l'armateur, de ses navires dormant au fond de la mer, de la fortune familiale considérablement réduite, si réduite même que le produit de la vente consentie par Renaud à la Compagnie bordelaise constituerait à quelques milliers de francs près sa seule richesse.

C'est pour cela que le père et le fils s'étaient déplacés, pour cela qu'ils poursuivaient avec une telle insistance la rentrée de leur argent et s'inquiétaient des mauvais bruits courant sur cette Compagnie.

Mais ces choses, sans mentir à la malade, il était permis de les taire.

Au moment où le repas venant de finir, la femme de chambre desservait la petite table que, pendant l'absence de ces messieurs on installait près de l'infirme, et où mangeaient les sœurs, Henriette se renversant brusquement sur le dossier de son fauteuil, eut une longue syncope.

Affaiblie par sa vie forcément sédentaire la pauvre femme était sujette à ces malaises ; aussi, tout d'abord, Denise ne s'en inquiéta pas outre mesure.